

« À PEINE UN PÈRE »?

par André MAINDRON (Université de Poitiers)

Lorsque Genghi le Resplendissant, le plus grand séducteur qui ait jamais étonné l'Asie, eut atteint sa cinquantième année, il s'aperçut qu'il fallait commencer à mourir ¹.

Bons mots

On connaît la réponse célèbre faite par Yourcenar à Matthieu Galey qui, parlant de son père, lui demandait : « – *Mais, avec vous, comment était-il ?* – Il était très bien, c'était à peine un père » ².

C'est cette affirmation, tenant de la bravade, que nous pourrions examiner aujourd'hui. En effet il n'est guère d'écolier, de France ni de Navarre, qui n'ait quelque jour entendu un professeur d'histoire à la tripe républicaine, l'œil brillant de vertu, évoquer cette reine – peu importe laquelle – rembarant son royal époux – on n'a aussi que l'embarras du choix – en ces termes : *Vous ne faites que des bâtards. Je fais des rois.* Ce que le droit maritime traduisait ainsi : *le pavillon couvre la marchandise.* De même le *Code civil* – oui, l'abominable code de 1804, dit Napoléon et donc misogyne, en son article 312 : « L'enfant conçu pendant le mariage a pour père le mari » ³. Ce sur quoi, élevé chez les bons pères et à sa mort honoré par sa ville d'une rue à son nom, naturellement près la faculté de droit qu'il avait illustrée, l'éminent juriste René Savatier osait pourtant ironiser, parlant de « mystique du repos des familles » ⁴. Comme ironisait cet autre

¹ Marguerite YOURCENAR, *Nouvelles orientales*, 1936, Pléiade, *Œuvres romanesques*, 1982, impression de janvier 1988, en abrégé OR, p. 1172, première phrase du *Dernier amour du prince Genghi*.

² Marguerite YOURCENAR, *Les Yeux ouverts*, entretiens avec Matthieu Galey, Paris, le Centurion, 1982, 337 pages, p. 23. En abrégé, selon les conventions de la SIEY, YO. Références désormais mises entre parenthèses dans le corps du texte.

³ *Code civil des Français*, édition originale et seule officielle, imprimerie de la République, an 12, 1804, titre 7, « de la Paternité et de la Filiation », décrété le 2 germinal an 11, promulgué le 12 du même mois (soit en mars 1803), chapitre premier.

⁴ René SAVATIER (1892-1984), *Le Droit, l'amour et la liberté*, 1937, 2^e éd. entièrement remaniée, Paris, Pichon & Durand-Auzias, 1963, 224 pages, p.184.

professeur, de sciences celui-là, se débarrassant des problèmes posés par la généalogie, tant prisée de nos jours, en témoigne Yourcenar elle-même, avec ces propos lapidaires: « L'hérédité est très difficile à étudier chez l'homme. Car, comme chacun sait, nul ne peut jurer de la moralité de son arrière-grand-mère »⁵.

C'était, dira-t-on, avant l'époque de progrès qui a vu mettre sur le marché, à peu de distance, les pilules contraceptives – dont au XVII^e siècle un prophète faisait déjà la pub sous le slogan « De l'amour sans scandale et du plaisir sans peur »⁶ et les tests ADN et les mères porteuses et tant d'autres bonnes choses encore. Ce qui prive désormais la littérature « pour femmes de chambre », selon le mot de Stendhal, de ces innombrables scènes de reconnaissance pleurnichardes par la croix de ma mère, la pipe de mon père ou la dent de lait de ma sœur. Toutefois, c'est avant cette époque qui est la nôtre qu'est née en 1903 et a été formée Marguerite de Crayencour, plus connue sous son pseudonyme de Yourcenar ; en un temps où, raillait-elle à son tour, en matière amoureuse, « il s'agit de ne prendre que les libertés sans risque » ; où « les mœurs comptent plus que les lois, et les conventions plus que les mœurs » (*QE*, p. 1196)⁷. Dans cette société patrilinéaire, elle tenait donc son patronyme de son père selon la loi, Michel de Crayencour (1853-1929). Laissons de côté la question de décider, suivant la « psychologie de drugstore », pour reprendre une autre de ses reparties⁸, si ce choix d'un pseudonyme, du vivant de son père et avec son concours, fut une façon ou non de *tuer le père*⁹. Et essayons de répondre, sans plus de préliminaires, à notre question-titre: Michel de Crayencour fut-il vraiment, pour sa fille, « à peine un père »?

Être père

À peine un père biologique, un père *selon la chair* ? On aura compris qu'à mes yeux, qu'il s'agisse de sociétés dites *primitives* ou *archaïques* ou bien, à l'opposé, se disant *modernes* ou *d'avant-garde*, la

⁵ Raoul Michel MAY, professeur à la faculté des sciences de Paris à la fin des années 1950. Rappelons au passage qu'on est musulman par son père, et juif par sa mère.

⁶ MOLIÈRE, *Le Tartuffe*, acte 3, scène 4, 1669.

⁷ Marguerite YOURCENAR, *Quoi ? L'Éternité*, Paris, Gallimard, 1988, *Essais et Mémoires*, Bibliothèque de la Pléiade, 1991, en abrégé *QE*, & *EM*, p. 1196. Les références aux trois ouvrages formant *Le Labyrinthe du monde* se trouvent aussi entre parenthèses dans le corps du texte.

⁸ Patrick de ROSBO, *Entretiens radiophoniques avec Marguerite Yourcenar*, Paris, Mercure de France, 1972, 173 pages, p. 79. Yourcenar met alors sur le même plan ce type de « psychologie » et « la littérature populaire ».

⁹ Voir le récit qui en est fait, *YO*, p. 54-55.

« À peine un père » ?

question n'a pas lieu d'être posée ; sinon pour en marquer aussitôt le caractère assez vain, irréaliste. À peine un père légal, c'est-à-dire aux yeux de la société ? Cette question-là aussi et peut-être plus encore, ne mène à rien ; sinon à ce genre de « document officiel [...] aussi plein de bourdes qu'un texte de scribe antique ou médiéval » et d'ailleurs « dont le jargon administratif et légal élimine tout contenu humain », deux expressions tirées de *Souvenirs pieux* (726 et 708)¹⁰. Reste donc une troisième question, la seule qui mérite vraiment qu'on s'y arrête : M. de C. fut-il un père réel, sinon un *père selon l'esprit* pour reprendre à nouveau le vocabulaire traditionnel ? voire un père « selon le cœur » de Yourcenar, pour évoquer cette fois les mânes de l'auteur de *La Nouvelle Héloïse* auquel elle vouait une si grande admiration (AN, p. 1043)¹¹ ? Ce qui conduit aussitôt vers une autre question, corollaire, et à l'origine de ce propos : Que peut-on bien entendre par cette expression *père réel* ?

Ne nous arrêtons brièvement que pour la dépasser à cette définition : le père réel est le *père nourricier*, celui qui, dans la société schématiquement dite bourgeoise ou patriarcale du XIX^e siècle, assure financièrement la vie et le développement de l'enfant, subvient à ses besoins matériels primordiaux, à ses besoins *primaires* pour emprunter cette fois un terme aux économistes, autrement dit d'abord *le gîte et le couvert*. C'est bien ce que disait Montesquieu : « L'obligation naturelle qu'a le père de nourrir ses enfants, a fait établir le mariage, qui déclare celui qui doit remplir cette obligation »¹². Mais à ce titre-là, vont s'insurger les intégristes, vous faites du « chaste époux », le bon saint Joseph, le père réel du Christ ! Me voilà, après Montesquieu en son temps mis à l'Index, sous le coup d'une excommunication majeure et il ne serait pas convenable qu'elle me frappe avant la fin de notre rencontre¹³. À dieu ne plaise, donc. Il est d'ailleurs bien clair que cette apparente définition est primaire dans tous les sens du terme, c'est-à-dire grossièrement insuffisante. Encore que pour aggraver mon cas je me permette d'en appeler de cette condamnation sans appel : l'accomplissement de ses devoirs est-il toujours une preuve de manque de cœur ? ne peut-il jamais être une des formes, et même assez noble, que prend une affection ? Allons un peu plus loin. Le père réel est aussi celui qui, juridiquement, est

¹⁰ Marguerite YOURCENAR, *Souvenirs pieux*, Paris, Gallimard, 1974, en abrégé SP, in EM.

¹¹ Le « plus beau roman d'amour de la littérature française », dit-elle dans *Archives du Nord*, Paris, Gallimard, 1977, en abrégé AN, in EM.

¹² MONTESQUIEU, *De l'Esprit des lois*, livre 23, chapitre 2, « des Mariages », 1748.

¹³ On sait sans doute que les Espagnols utilisent comme diminutif de Jose (Joseph) Pepe, qui signifierait *padre putativo*.

responsable de son enfant, au moins tout le temps de sa minorité légale et souvent, dans la pratique, bien plus longtemps : jusqu'à ce que celui-ci assume ses responsabilités sociales, tienne un rôle dans la cité, et en particulier ait fondé un foyer.

Tout cela est bien terre à terre, bassement matérialiste, va-t-on encore s'indigner. Sans doute. Mais, souvenons-nous en, « qui veut faire l'ange fait la bête »¹⁴. Ne fermons pas les yeux sur les réalités si nous voulons éviter qu'elles ne nous explosent au nez le jour où, comme de juste, nous nous y attendrons le moins. D'ailleurs, et on le sait aussi, parole d'Évangile, « l'homme ne vit pas seulement de pain ». Raison pour laquelle un prêtre connu jadis était un fervent partisan de certain régime dit *socialiste* ; parce que, argumentait-il, une fois assouvis les besoins dont nous parlons, nécessairement, automatiquement, naturellement les bienheureux habitants du *paradis soviétique* ressentiront les aspirations spirituelles pour lesquelles Dieu a créé l'homme « à son image et à sa ressemblance »¹⁵. Naturellement – ou surnaturellement ? Quoique le fort peu dévot M. de C. se soit insurgé un jour contre l'exil imposé aux trappistes du Mont-des-Cats (*QE*, p. 1192-1193), il serait bien hasardeux d'affirmer qu'il a passé le plus clair de son temps à dilapider la respectable fortune amassée par plusieurs générations pour obéir au vœu de pauvreté des religieux¹⁶, ou de voir incarnée, à l'opposé, en cet anarcho-aristo décadent, l'avant-garde de la révolution prolétarienne parcourant l'Europe en chantant : *Du passé faisons table rase*.

Il faut donc, enfin, en arriver à une conception du rôle paternel qui ne prenne ni le visage de l'angélisme ni celui, complémentaire, d'un réalisme sordide. Voilà pourquoi vous est proposée celle-ci : Est le véritable père d'un enfant, celui qui lui parle et l'écoute et lui donne, par l'exemple autant que par la parole, des leçons de vie ; c'est-à-dire, qu'il le veuille ou non, qu'il en soit conscient ou non, une vision du monde. Qu'il soit ou non un modèle, est le véritable père qui l'éveille à la réalité dans sa prodigieuse diversité, ses mystères, essaie de lui donner la force d'y faire face et si possible de l'accepter sous ses deux faces, lumineuse et douloureuse. Quelqu'un qui, au plein sens de ce mot, l'élève, pour faire de cet être en devenir un être debout au présent, c'est-à-dire un adulte. Et j'ajouterai – qu'on me pardonne cette cuistrerie : quelqu'un qui, de même que la maïeutique de Socrate, l'aide de son mieux à accoucher de soi-même.

Et M. de C. a bien été ce père. À cause de et grâce à deux circonstances complémentaires. L'une la grâce, est celle qui a été

¹⁴ PASCAL, *Pensées*, Lafuma/Brunschvicg 678/358, 1670.

¹⁵ *Genèse*, 1: 26.

¹⁶ Voir MATTHIEU, 19: 20-22.